

Pierrette, la remplaçante inattendue

Par PHAN VĂN TRƯỜNG JJR 64

En Septembre 2012, ici-même dans les colonnes du Good Morning, je publiais l'histoire vraie de « Mon Ami Pierrot » du nom de ce fantôme qui occupait notre maison de Cannes au siècle dernier. (lire ou relire Mon Ami Pierrot GM 138/ Septembre 2013). Mon épouse et moi-même croyions que Pierrot s'était envolé pour de bon vers les cieux. Sur notre prière « le Sutra du Cœur », une colombe céleste était descendue du ciel pour l'emmener à tout jamais, exauçant notre vœu que Pierrot pût se réincarner selon notre croyance bouddhiste.

Le récit d'aujourd'hui sera encore totalement vrai, quoiqu'in vraisemblable et certainement inattendu. Car en effet, nous sommes revenus comme chaque été à notre maison de Cannes pour passer nos vacances de Juillet et d'Août. Une surprise de taille nous attendait. En voici le récit.

Mais avant toute chose, faisons à nouveau une prière, le sutra du cœur :
« Gate Gate Pāra Gate Pāra Sam Gate, Boddhi Svā Hā »
(Yét đé yét đé Bà La yét đé Bà La Tăng Yét đé Bồ Đê Tát Bà Ha...).

Je crois profondément qu'une telle prière ne sera pas inutile avant de commencer à relater les faits!

* * *

Cannes reste Cannes, étincelante et arrogante comme jamais.

Sur la baie, comme chaque été, des yachts impressionnants tant par la démesure de leur taille que leur incroyable apparence de luxe ancrent juste à quelques encablures marines du Palais des Festivals, là même où chaque mois de Mai, des artistes célèbres du monde entier fouleront l'interminable tapis rouge devant un parterre de badauds cannois médusés.

Ils éliront leurs pairs durant une semaine de Festival et de festivités pré-saisonnières. Ils feront la fête dans ce minuscule territoire trop coloré, ils mangeront et roteront sous des plafonds hauts et décorés et à côté de rideaux cossus et brodés. Ils prendront des douches dans des salles de bains aussi monstrueuses que des stades arrosés de champagne. Ils y dépenseront mille ans de salaires du peuple en l'espace des éphémères feux d'artifice qu'on lance au dessus du ciel marin, ces feux multicolores qui rappellent de loin de tristes rouges à lèvres que quelques fausses blondes étalent sur leurs bouches humides. Et les vrais ou faux milliardaires de les aimer le temps d'une escale en feignant de croire à l'authenticité de leur blondeur juste pour faire quelques misérables économies.

Pingreries inutiles, mais qui déculpabilisent comme une confession au Seigneur car en effet, pendant ces mêmes laps de temps trop courts de l'amour tarifé, leurs authentiques princesses-épouses ne se priveront pas de dévaliser littéralement les boutiques du Carlton en arrondissant au million leurs emplettes. Et pour en finir avec cette faune facticement fabriquée, ces mêmes filles peinturlurées termineront leurs journées en se livrant gratuitement cette fois aux gardes du corps et aux chauffeurs de ces mêmes princes, parqués eux dans des hôtels 3 étoiles, et leur raconteront tous les méticuleux détails de leur journée comme pour les remercier d'avoir veillé à organiser l'introduction galante auprès de leurs richissimes maîtres.

Mais notre histoire se déroule dans l'autre partie de Cannes, moins cosmopolite, plus modeste, encore que bien bourgeoise, dans le quartier des Broussailles surplombant la baie. Un quartier passablement tristounet, pour ne pas dire morne, partiellement construit sur un cimetière très ancien dont une grande partie avait été reconvertie à l'habitation et aux commerces, au rythme des prix fonciers.

L'histoire ne s'effacera jamais complètement pour autant car à côté de la majestueuse colline du Suquet où trône une imposante église, le paysage a gardé ses anciennes chapelles et autres chambres ardentes entourées de vieux ifs fatigués et mélancoliques. Puis, quelquefois, au hasard d'un terrassement, on ramassera encore quelques morceaux de pierre taillée sur lesquels on peut encore lire des inscriptions gravées, sans doute des restes d'épithames négligemment abandonnés par des travaux antérieurs. En plein milieu de ce quartier donc, notre maison. Superbe villa qui fut témoin pas plus tard que l'an dernier, à la même époque, de la mutation de Pierrot, elle sera à nouveau le théâtre d'un étrange phénomène.

* * *

L'été 2013 fut marqué par un inoxydable beau temps. Nous avons eu une petite demi-journée pendant laquelle quelques fines gouttelettes étaient venues rafraîchir le feuillage de notre superbe olivier et de notre tilleul grandiose. Pour le reste un ciel tout bleu et une mer bien calme nous rappelaient sans relâche notre chance du moment. A cette seule pensée, nous nous sentions si privilégiés. Et comme toujours, beau temps est synonyme d'insouciance.

Le matin, nous nous levions fort tard. Et lorsque le petit déjeuner servi sur la terrasse s'achevait, il était déjà près de onze heures. Nous partions alors à la plage où nous restions honteusement paresseux jusqu'au début de l'après-midi. Nous n'emportions ni montre, ni vivres, et l'heure du repas, loin d'être conventionnelle, était simplement indiquée par les sensations de faim, surtout celles de nos petits-enfants gavés de vagues et de sable.

Nous étions onze répartis sur trois générations. Six adultes - nos deux filles avec leurs maris respectifs et nous deux - et cinq petits-enfants allant de 10 ans à 15 mois. Famille nombreuse s'il en faut, mais si nécessaire dans ce qui devait suivre... Car en effet, il y eut les inévitables sorties nocturnes vers la Croisette pour une partie d'entre nous. Ceux qui restaient à la maison, trop peu nombreux, écoutaient dans un silence religieux le vent siffler sur les croix des chapelles. Ils scrutaient le moindre bruit suspect, comme des bêtes en alerte dans une plaine hantée. La maison semblait alors encore bien trop grande pour onze, tant le besoin de se blottir les uns contre les autres était manifeste bien qu'inexplicable.

Chaque jour, à l'aube, nous étions soulagés d'être sortis des pénombres menaçantes de la nuit, et nous accueillions les premiers rayons de soleil comme une délivrance indispensable. Le réchauffement que nous éprouvions effaçait les désagréables sensations de froidure de la nuit. Nous ne nous disions rien entre nous, mais le souvenir de Pierrot l'année passée semblait encore peser sur le subconscient de chacun.

Mais les belles et chaudes journées faisaient oublier les nuits de l'autre monde. Les enfants dormaient bien. Quant à mon épouse et moi, nous jetions toujours un regard respectueux et confiant vers la statuette de la Vierge Marie posée sur la cheminée juste avant d'éteindre les feux.

* * *

Que l'on se rassure, il ne se passera rien pendant tout notre séjour, jusqu'avant la toute dernière nuit. Nous descendions souvent à la cave pour finalement conclure que Pierrot était bel et bien parti. Aucun pressentiment d'une quelconque présence. Nous étions même contents pour Pierrot, brave et gentil fantôme, persuadés que nous étions qu'il était peut-être en train de se préparer à une réincarnation, selon nos croyances bouddhistes.

Lorsque nous n'étions pas à la plage, nous somnolions sur la vaste terrasse mi-ombragée, goûtant la douce caresse des rayons solaires sur notre peau basanée. Et lorsque nous ne dormions pas, nous mangions ! Mon épouse aimait cuisiner pour la famille et surtout, préparait des plats ou des soupes dont nos petits-enfants raffolaient.

Parmi nos petits-enfants, Victoria Anh Đào, 6 ans, aimait dessiner. C'était une enfant rêveuse, que nous autres avions parfois l'impression de déranger lorsqu'il fallait l'appeler par exemple pour passer à table. Dans le salon, elle dessinait. Dans sa chambre, aussi. Les feuilles s'éparpillaient pêle-mêle. On rangeait le tout dans des coffrets en carton sans trop faire attention au contenu.

À la fin du séjour il y en avait un paquet laissé en haut à l'étage, un autre, bien volumineux, placé sous la table basse dans le salon du bas. Ces détails auront leur importance.

* * *

La famille de notre fille cadette devait avancer leur départ pour les Etats-Unis. Et Victoria avec. Nous autres, nous nous regroupâmes alors en laissant la chambre de Victoria inoccupée.

Pendant les deux nuits qui précédèrent la fin du séjour, nous entendîmes alors du tapage précisément dans cette chambre, juxtaposée à la nôtre. La dernière nuit, on tapa carrément sur le mur. Le bruit réveilla aussi mon épouse. Nous nous dressâmes sur notre lit, le dos appuyé contre ce mur mitoyen, un peu comme un tympan en alerte. Et là, pas le moindre doute ! Non seulement il y avait le bruit, mais je ressentais sur mon dos le choc des coups portés sur l'autre face.

Mon épouse grimaça de frayeur. Et à chaque fois, nous comptâmes les coups comme pour confirmer que le nombre permettait d'en valider l'affreuse existence réelle. Nous ne rêvions pas, oh que non ! Je n'osais bouger, pourtant il nous suffisait de nous lever et d'allumer la lumière. Mais nous étions figés, pétrifiés. Des vagues de chair de poule nous envahissaient, nos yeux semblaient sortir de leur orbite.

Pendant un fugace instant d'illumination, alors que nous étions dans le noir, je crus voir l'image d'une femme d'une quarantaine d'années, les yeux renversés, l'expression dure, qui riait à tue-tête. *Ha ha ha...* faisait-elle, mais c'était tout sauf joyeux, le *ha-ha-ha* semblait être une manifestation de satisfaction malsaine...oui...mon intuition en alerte semblait indiquer qu'elle avait réussi à déloger Pierrot de sa maison à lui, elle règnerait en maîtresse désormais...c'était comme si ce *ha-ha-ha* était une volonté de vengeance, un règlement de comptes pour un impair ou une jalousie d'un autre siècle refoulés à notre porte.

Nous ne parvînmes toujours pas à bouger et rien ne pouvait expliquer notre passivité, il nous semblait appartenir à un autre monde. Je tâtai mes propres mains moites. Mes pectoraux explosèrent sous une palpitation désordonnée. Mes deux jambes claquèrent l'une contre l'autre. Nous étions sans aucun doute dans le monde des vivants. C'était la nuit certes, mais la nuit des vivants et non celle des ombres. Et les coups continuaient de plus belle et tambourinaient sans relâche mon corps adossé contre le mur de séparation. La sensation ne pouvait donc être le fruit d'une quelconque imagination.

Je réalisai soudain que, bien pire qu'un gentil fantôme, on pouvait fort bien se trouver en présence du diable en personne. Là, c'était une toute autre affaire, bien plus sérieuse voire plus insidieuse. Et je lâchai : « merde ! »

* * *

Dès le lendemain matin, mon gendre m'interpela : « Papa, n'aurais-tu pas frappé Maman pendant la nuit dernière ? Et de me sermonner : « Nous les hommes ne devrions jamais frapper les femmes. Ne me cache pas ces choses-là, j'ai tout entendu. »

Donc lui aussi avait entendu des bruits. La réalité était donc bien réelle. J'hésitai à tout lui dire. Tout chrétien qu'il était, il ne m'aurait pas cru et aurait pensé que je cherchais à tout mettre sur le dos d'un diable de circonstance.

« Viens voir ». Je lui montrai alors la chambre inoccupée. Je tapai sur le mur et mon épouse, encore dans sa chambre, me confirma que c'étaient les mêmes bruits que la nuit passée.

Notre fille nous rejoignit et inspecta sa maman comme pour cautionner d'éventuelles traces de lutte. « Ça m'aurait étonné sinon, dit-elle, car je ne pourrais croire que Papa frappe Maman, ça n'est jamais arrivé ! » Du coup, elle regarda son mari et dit : « qu'est ce qui avait pu faire des coups de cogne pareils sur le mur ? »

Mon épouse leur raconta tout. Et moi de mon côté, je leur mentionnai l'existence de cette femme aux yeux méchants, à l'expression dure qui poussait des *ha-ha-ha* à faire dresser les cheveux sur la tête.

Nous décidâmes de précipiter notre retour à Paris. De toute façon, la saison commençait à tourner, le vent devenait plus appuyé, la mer plus agitée, l'eau plus pénétrante et le sable moins chaleureux.

Aussitôt dit, aussitôt fait, nous commençâmes à ranger la maison. Mon épouse passa l'aspirateur, je m'occupai de remettre en ordre toute la vaisselle. Mon gendre s'occupa de couper l'eau, l'électricité, le gaz et vérifiait les serrures et autres fermetures.

Soudain, nous entendîmes à l'étage ma fille pousser un cri d'horreur : « Papa, Maman, chéri, venez voir vite ! ». Nous accourûmes. Elle nous désigna le tas de dessins fait par Victoria.

- Papa, tu as bien dit que la femme riait et faisait des *ha-ha-ha*, n'est ce pas ? Depuis quand avais-tu eu ce pressentiment ?
- Ben, pas plus tard qu'hier soir !
- Regardez maintenant les dessins de Victoria qui est partie depuis trois jours...Des dizaines de croquis avec toujours le même visage...Une femme mûre avec des yeux bien méchants, et une bulle sortant de sa bouche lui faisait rire *ha-ha-ha* aux éclats !
- Oh non, ce n'est pas possible, c'est bien elle. C'est bien cette femme que j'ai vue dans mon songe !
- Et voilà que Victoria l'a représentée inlassablement depuis deux semaines. L'aurait-elle vue ou rencontrée ? Se serait-elle ressuscitée pendant les nuits de Victoria ? Comment expliquer l'identité parfaite entre le songe de Papa et le dessin de sa petite-fille ?



Les dessins dans la chambre à l'étage du haut représentent tous le même visage

Nous descendîmes dans le salon pour ouvrir l'autre paquet de dessins de Victoria. Des dizaines et des dizaines de fées, joyeuses dans une atmosphère de fête. La sorcière en haut, les fées en bas, sans aucun mélange de genre. Nous étions de plus en plus troublés pour ne pas dire intrigués.



Les dessins dans le salon du rez-de-chaussée sont tous folkloriques et joyeux

Nous décidâmes de téléphoner aux USA sur-le-champ :

- Bonjour Victoria, c'est Mamie. Dis-moi, ma chérie, dormais-tu bien à Cannes ?
- Mais oui Mamie, que c'est gentil de m'appeler...Oui, je dormais bien. J'avais ma peluche Ouah-Ouah avec moi. Lui et moi, on jouait souvent avec Pierrette, une très gentille femme qui venait nous rendre visite pendant la nuit. Je l'aime beaucoup, Pierrette.
- ... Et vous jouiez à quoi ?
- Oh rien de spécial, elle m'embrassait et me donnait des sucettes. C'est tout.

- ... C'est tout, Victoria ? En es-tu bien sûre ?
- Bon, elle me disait qu'il fallait la suivre, qu'elle me donnerait d'autres sucettes et d'autres jouets. On irait se promener...
- Et... tu ne l'as pas suivie ?
- Ben non, Ouah-Ouah ne pouvait pas manger ces sucettes. Et moi je ne voulais pas manger seule. Et puis...
- Et puis quoi, Victoria ?
- Elle avait une voix rauque et lorsqu'elle riait, elle faisait ha-ha-ha. Chaque fois j'avais peur, Mamie.
- Oh ! Mais pourquoi tu ne nous a pas appelé ?
- Ouah-Ouah me serrait dans ses bras et me disait « Allumes la lumière »...
- Et?
- Ben j'allumais la lumière mais Pierrette était repartie.

Mon épouse raccrocha, pâle, de cette pâleur de quelqu'un qui viendrait d'échapper à un accident autrement grave. Ma fille pleurait silencieusement derrière nous.

* * *

Ni une ni deux, nous bouclâmes rapidement nos valises, sautâmes dans nos voitures respectives. Mon gendre démarra en trombe sans desserrer les lèvres.

Pour ma part, je quittai les lieux sans me hâter. Mais sans jeter non plus un seul regard en arrière vers la maison.

Des fois que Pierrette eut la folle idée de venir nous embrasser pour nous dire au-revoir. Ou de se coller comme une funeste ventouse à la voiture et nous accompagner jusqu'à Paris !

« *Gate Gate Pãra Gate Pãra Sam Gate, Boddhi Svã Hã* »

PHAN VĂN TRƯỜNG JJR 64
pvtruong@hotmail.com